

**BAC GÉNÉRAL 2024 Humanités, littérature et philosophie
CORRECTION**

Texte d'Aragon, *Le roman inachevé*.

PREMIÈRE PARTIE

Question d'interprétation littéraire :

Quelles violences ce poème dit-il ?

Le texte soumis à notre étude s'intitule « Classe 17 » et fait référence à un groupe d'hommes aptes au service militaire qui ont 20 ans en 1917, en pleine guerre mondiale. Ici, il s'agit d'un groupe de prisonniers allemands, qui ont été arrêtés à Reims et qui ont parcouru à pied les routes de France pour arriver en Bretagne, plus précisément à Saint-Martin-en-Grève, à côté de Lannion : ces trois villes sont citées dans le texte. Il s'agit d'un poème de Louis Aragon, poète connu pour son engagement politique. Ce poème est extrait du *Roman inachevé* (1956) et évoque les violences de la guerre.

Après avoir montré que ce poème exprime la violence du traumatisme du prisonnier de guerre, nous montrerons que ce traumatisme se double d'une déshumanisation. Enfin, nous montrerons l'importance de l'attitude du Breton dans cette entreprise de déshumanisation de l'ennemi.

I. La violence du traumatisme du prisonnier de guerre

1) Déracinement

- Déracinés de leur pays, ils « [rêvent] la Saxe ou le Schlesvig » (vers 35), régions regrettées de l'Allemagne. Ils sont en exil sur les routes : voyage interminable de l'Est de la France (Reims, près de l'Allemagne) à l'Ouest de la France (Lannion, en Bretagne) : le chemin les éloigne pas après pas de leur patrie. Ils ne sont plus eux-mêmes qu'un « cheminement maudit dans des champs pierreux » (vers 21).
- Le pays de France n'a « pas de porte » (vers 23) pour eux, pas d'accueil, d'abri ou de repos possibles, mais uniquement des « bornes kilométriques » (vers 24) : ces prisonniers sont condamnés à l'exil et à l'errance et ne savent pas « où ils [vont] » (vers 36). La négation restrictive « ne... que » dit à quel point ils sont réduits à l'errance forcée : « Ils ne sont que des prisonniers que l'on achemine à pied d'œuvre » (vers 32).

2) Dépouillement et fatigue extrême

- Les prisonniers sont « chargés » psychologiquement (vers 15) et physiquement épuisés. Le zeugme « les pieds et la mémoire en sang » (vers 35) montre que le traumatisme intérieur se double d'un traumatisme physique. La classe 17 a « le pas rompu » (vers 18), les « yeux gris » de fatigue (vers 19) et « la barbe de trois jours » (vers 19). Ils ont « marché, marché, marché jusqu'au-delà de la fatigue » (vers 34). Non seulement « marché » est répété trois fois, mais cet ensemble de trois participes est lui-même repris trois fois (aux vers 33, 34 et 36), dont une fois en anaphore.
- Ils sont dépouillés : ils sont « sans armes sans ceinturons » (vers 17), et même les « boutons » ont été arrachés de leurs « capotes » (vers 16), si bien qu'ils sont débraillés.

3) La perte des sens

- Le traumatisme leur a enlevé la voix : l'antithèse « enroutés à force de se taire » (vers 17) dit la violence du processus de la réduction au silence. Il n'y a plus rien à dire. Ils sont aux mains de l'ennemi, ne peuvent plus se défendre et sont totalement dépossédés d'eux-mêmes.
- Le « visage » n'a plus d'« expression » (vers 18), ils ont « le regard égaré » (vers 20), ce qui crée un effet « [étrange] ». En effet, ils semblent privés de leurs âmes, déshumanisés. • Ils semblent ne plus entendre, ils ont l'air « sourds » (vers 20). Pourtant, leurs oreilles ne sont pas en paix : leur tête « retentit toujours des tirs de barrage » (vers 25). Le traumatisme est immense et se loge dans leur « crâne dur » (vers 32) comme cette « terre » de captivité.

II. La violence impensable de la déshumanisation de l'ennemi

1) La bestialisation des prisonniers

- Lorsque les prisonniers arrivent au vers 16, très attendus par la foule assemblée, le premier mot que l'auteur emploie pour les désigner est « Troupeau ». Ils sont ensuite désignés par le terme « fauves » (vers 20), « mouches » (vers 27), avant que les « fermiers » se demandent « si c'est du bon bétail » : le singulier dit assez l'indifférenciation des individus qui forment le groupe, outre le fait qu'ils soient considérés comme du « bétail ».
- Or, à cause de leur dégradation physique, ils ne sont même plus traités à égalité avec les animaux. En effet, les paysans non seulement ferment « leurs portes », mais aussi interdisent que les soldats prisonniers dorment dans le « fourrage » réservé aux animaux, à cause de leurs « poux » (vers 26), qui infesteraient les granges et étables : ce ne sont plus eux-mêmes que des poux, des vermines, des « mouches » qu'on « a pris[es] [...] dans la craie » (vers 27).

2) La dépersonnalisation des prisonniers

- Notre extrait se clôt sur un passage au discours direct dans lequel les fermiers semblent acheter des esclaves : il leur « tâtent [les] mollets » (vers 38). « Le rouquin servira », et si possible, s'ils ne sont pas « très exigeants sur la question nourriture » (vers 39), on leur donnera celle des animaux. Mais cette dépersonnalisation touche aussi les victimes françaises. En effet, les fermiers envisagent de « [remplacer] les morts » qu'ils ont eu dans « la commune » (vers 39) par ces nouveaux arrivants : « Avec tous ceux qui sont partis on prendrait bien des Allemands » (vers 42).

- Leur traitement est pire que celui qu'on réserve aux « morts » (vers 29). En effet, après que « vivants et morts » ont macabrement cohabité « tout un hiver », les « vivants » ont été sortis des « tranchées » (vers 33), et les voilà partis pour un châtement, un « long malheur qui s'étire comme une couleuvre » (vers 31), alors qu'on a laissé les morts en paix. Cette violence extrême est soulignée par le ton ironique de l'auteur au vers 30 (« Mais un beau matin de printemps en a livré tous les secrets ») et au vers 37 (« Après tout les voilà contents d'être sortis de la bataille »).

3) La violence impensable

- « Je ne savais pas qu'on pût traiter ainsi des êtres humains » (vers 3). Ce « Je ne savais pas » est encadré par deux « Je me souviens », repris en anaphore, qui montrent que cette violence a pourtant bien eu lieu, puisqu'elle est inscrite dans le souvenir.
- Pourtant, le poète aimerait que ce ne soit qu'un « rêve », tant ce souvenir est insoutenable. Il met son propre souvenir en cause : « je crois » (vers 1), « Mais peut-être après tout » (vers 2). Il aimerait « [confondre] » cette réalité avec un cauchemar. Or, la précision et le réalisme du poème démentent cette hypothèse, dépassant le fait qu'au départ il n'ait pas de mot s pour dire cette violence : il dit seulement l'adverbe « ainsi » au vers 3. C'est le poème qui se chargera d'évoquer cette violence de la déshumanisation de la meilleure manière.

III. La violence du regard des Bretons sur le prisonnier allemand

1) La présence envahissante des Bretons

- Le voyeurisme méprisant : les Bretons rassemblés sont présentés ici comme des voyeurs pleins d'un regard de jugement et de mépris. « Il était venu des gens de tous les villages » (vers 4), « On en voyait arriver au loin » : le pronom indéfini « on » relaie le présentatif « Il était » pour montrer la précipitation de cette masse qui s'affaire pour voir les prisonniers arriver. Le poète évoque le voyeurisme des « gens », des « groupes de paysans ». Cette masse de voyeurs est indifférenciée, en face du « troupeau » des prisonniers indifférencié lui aussi. Elle est même rassemblée en un pronom adverbial « en » au vers 5.
- Toutes les classes, toutes les professions et tous les âges sont concernés : c'est « un monde au bord de la mer » (vers 9). Se trouvent en effet rassemblés les « paysans » (vers 6) ou « fermiers » (vers 38), les « villégiateurs » (vers 7), les « bourgeois » (vers 8), les « pêcheurs » (vers 13), les « jambes » des mères autour desquelles s'agglutinent même des « enfants » (vers 14), « marmaille de toile blanche » (vers 7). La présence est envahissante sur la « plage » (vers 5) et les « chemins » (vers 6), oppressante et bruyante : les enfants « courent [...] et crient » (vers 14), à l'image exacte des « oiseaux » de mauvais augure, des oiseaux « criards et fatigants » (vers 12), qui font penser à des charognards.
- Le temps « tourne à l'étouffoir » (vers 10) : l'atmosphère est lourde de jugement, l'air est « de plus en plus » (vers 10) irrespirable au fur et à mesure que la plage se remplit de curieux.

2) Cet attroupement participe à une entreprise d'humiliation de l'ennemi.

- « Humiliation » est un mot du texte qui apparaît à la fin du vers 15, employé au sein d'un zeugme qui dit l'exténuation des prisonniers « chargés de poussière et d'humiliation ». Les « bourgeois » quant à eux « poussent jusque [Saint-Michel-en-Grève] le dimanche » (vers 8), comme pour offrir un divertissement familial à leurs enfants qui s'enthousiasment lorsqu'« ils approchent » (vers 14) et que la foule assemblée va bientôt voir arriver le cortège qui crée son spectacle. « Et les voilà » (vers 15) enfin qui arrivent.
- Ces bourgeois voyeurs sont, ridiculement, vêtus élégamment de « chapeaux noirs » et de « gants » (vers 9) quand l'ennemi est couvert de « poussière » (vers 15) : cela donne à cette entreprise d'humiliation un air de mascarade, de « foire » (vers 11), dans laquelle même les oiseaux font leur « manège » (vers 12).

DEUXIÈME PARTIE Essai philosophique :

Peut-on perdre son humanité ?

Thème à traiter : La question de l'essai proposée se situe pleinement dans le second thème du programme de HLP, « L'Humanité en question ». Plus précisément, il s'inscrit dans les entrées « Histoire et violence » (avec le texte littéraire étudié notamment) ainsi que « L'humain et ses limites » s'agissant alors d'une perspective où l'homme friserait (par ses comportements ou les transformations qu'il impose à son corps) l'inhumanité. Dans une moindre mesure, mais dans une perspective pouvant se révéler féconde, le thème du premier semestre « La recherche de soi » peut être mobilisé. Avec l'entrée « Éducation, transmission et émancipation », le propos peut s'orienter sur l'acquisition ou la déperdition d'humanité que la formation reçue par l'individu peut engendrer (éducation ou tradition). Avec « Les métamorphoses du moi » enfin, une réflexion sur la conscience du sujet s'observant privé d'humanité est envisageable. Les connaissances envisagées en première au second semestre avec « Les représentations du monde » peuvent aussi être pertinentes.

Analyse du sujet : Le sujet implique d'abord une réflexion sur la possibilité et l'autorisation. « Peut-on » a en effet deux significations qui doivent être envisagées dans ce sujet : « est-il possible... ? » (question logique) et « est-il permis de... ? » (question morale).

Perdre quelque chose signifie être privé de cette chose, ce qui suppose qu'on la possédait auparavant. Biologiquement, l'humanité de l'homme est incontestable. Il est cet animal bipède, doté de mains et d'une conscience réflexive : caractéristiques de l'espèce à laquelle il appartient par essence donc. Au-delà des

caractéristiques propres à l'espèce humaine, appartenir à l'humanité suppose donc d'exercer son esprit et de se comporter moralement puisque nous en sommes capables plus que les bêtes. Même dans les pires conditions, l'homme peut manifester cette suprématie : « Ce que j'ai fait, jamais aucune bête ne l'aurait fait », confie Guillaumet miraculeusement rescapé après plusieurs semaines seul perdu dans les Andes (Saint-Exupéry, *Terre des hommes*). Il ne paraît par conséquent pas possible pour l'homme de voir disparaître ce qui fait qu'il est un cas de son espèce. Néanmoins, l'inhumanité existe bel et bien, en particulier dans le domaine de la morale : combien d'êtres humains pouvons-nous qualifier de monstres par leurs actes immoraux ? Combien d'hommes se sont vus déshumanisés par leurs semblables ? La disposition du Logos, soit la parole rationnelle en Grec, semble donc nous distinguer des autres animaux. En faire mauvais usage ou en être destitué se présente alors comme la marque fondamentale d'une déshumanisation. Evidemment, les conséquences sont de taille pour l'humanité elle-même. En me comportant mal avec l'autre, j'agis de façon inhumaine. En négligeant sa capacité à être un sujet, je lui arrache son humanité, altérant ainsi ce que nous avons en commun soit l'humanité. La question de l'autorisation prend ici son sens : est-il moralement acceptable de perdre ou d'ôter à l'autre son humanité ?

Problématique : Comment l'homme, appartenant par essence à l'humanité, pourrait-il s'en voir dépourvu par sa propre volonté ou celle d'autrui ?

I. LA PRIVATION DE L'HUMANITÉ PAR LES CIRCONSTANCES : LE LOGOS ARRACHÉ

1. On peut perdre son humanité sous la contrainte sociétale ou politique

Idée : Lors même que la société se définit comme un ensemble d'êtres humains interagissant et la politique comme l'activité permettant de réguler de manière institutionnalisée leurs interactions en vue du bien commun, ces cadres peuvent parfois confisquer le logos des êtres humains concernés.

Argument(s) : La perpétuation d'une privation d'humanité apparaît alors comme une contrainte exogène (exercée de l'extérieur) par le système social et/ou politique dans lequel l'individu se situe. Ici, le cas de la guerre peut être envisagé, eu égard au texte, mais l'embrigadement et la violence des systèmes totalitaires constituent également des perspectives intéressantes.

Référence(s) / Exemple(s) :

Louis Aragon, *Le Roman inachevé*, 1956.

L'écrivain partage, dans le texte proposé, ses émotions quant au sort des prisonniers allemands pendant la Première Guerre mondiale, ceux visiblement réquisitionnés pour construire une digue des Côtes d'Armor en Bretagne. La lutte est finie mais ses conséquences sont bien visibles : ces soldats ne paraissent plus être des hommes. Le conflit, avec ses combats et la violence qu'il suppose, a ôté aux prisonniers leur humanité. Ils sont ainsi décrits comme des animaux qui marchent sans réflexion, privés de l'usage de leur parole, et dont on scrute les caractéristiques propres au travail (comme des bêtes de somme).

« Troupeau confus les boutons arrachés aux capotes de terre »

« Sans armes sans ceinturons enrroués à force de se taire »

« le regard égaré des fauves »

« Et trop de poux qu'on leur permette de dormir dans le fourrage »

« comme des mouches »

« Des fermiers tâtent leurs mollets pour voir si c'est du bon bétail. »

2. On peut perdre son humanité sous la contrainte de l'autre sujet

Idée : Être prisonnier ou esclave consiste à ne plus pouvoir disposer de sa conscience réflexive à sa guise. Se profile alors l'altération de l'humanité de ces êtres sous une contrainte toujours externe mais exercée directement par un autre sujet cette fois.

Argument(s) : Dans les deux cas évoqués, c'est la possibilité de choisir ses propres fins en se projetant dans le futur qui est ôtée à celui qui est assujéti. Le prisonnier de guerre obéit aux vainqueurs, l'esclave à son maître. Or, si l'humanité consiste dans l'usage du Logos en vue d'exercer sa liberté de choisir, nous voyons combien ces types de relations impliquent par la soumission et l'objectivation des individus leur déshumanisation.

Référence(s) / Exemple(s) :

Si c'est un homme (1947) raconte l'expérience de son auteur Primo Levi dans le camp de concentration et centre d'extermination d'Auschwitz durant la Seconde Guerre mondiale. Primo Levi explique, à partir de son quotidien dans le camp, la lutte et l'organisation pour la survie des prisonniers. Tout au long de ce récit, il montre les horreurs de la déshumanisation des camps.

Hegel, la dialectique du maître et de l'esclave (*Phénoménologie de l'esprit*, 1807)

L'esclave est soumis au maître, il lui obéit et devient ainsi pour celui-ci une sorte d'objet qu'il pourra instrumentaliser. Parce que l'esclave se voit destitué de son libre-arbitre, le voilà privé de liberté, et, de fait, de ce qui constitue son humanité : exercer son Logos, mettre sa rationalité au service de ses propres fins. (Nous pouvons noter néanmoins qu'in fine, pour voir sa propre conscience de soi reconnue par l'esclave, le maître ne peut que le reconnaître comme un sujet à son tour).

II. CELUI DONT LES ACTES DÉSHUMANISENT L'AUTRE SE DÉSHUMANISE LUI-MÊME : UNE PERTE RÉCIPROQUE MORALEMENT INQUIÉTANTE

1. Perdre son humanité peut-être un choix

Idée : Conformément à ce que nous venons de voir, celui qui agit sciemment contre l'intérêt de l'autre sujet n'utilise pas convenablement de sa disposition naturelle à la moralité. En négligeant l'humanité d'autrui (dans les fins qu'il peut se donner), en commettant des actes qui ne paraissent pas pouvoir être ceux d'un être rationnel, il se fait monstre.

(Une autre perspective pourrait envisager ici la question transhumaniste dont les défenseurs souhaitent transformer leur corps naturels en l'augmentant grâce aux technologies).

Argument(s) : Le monstre moral, celui qui choisit de ne plus voir ses congénères comme des êtres humains ne semble plus appartenir à l'espèce humaine en ce qu'il agit sous l'effet de ses passions, à l'instar d'un animal, ou sans aucune émotion. Dans les deux cas, il est dépossédé de conscience morale. Une nouvelle fois, le Logos fait défaut, non seulement aux potentielles victimes (si elles sont humaines) mais encore à celui qui perpétue ces actes vils. Cela lui vaut d'être qualifié de "monstre", comme si son absence de sens moral le destituait de son humanité pour en faire un hybride auxquels ses pairs refusent de s'identifier.

Référence(s) / Exemple(s) :

François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, 1927

La protagoniste a empoisonné son mari de façon volontaire parce qu'elle se sentait étreinte dans sa vie maritale. Elle ne nie pas son crime mais cherche à s'en expliquer et la froideur qu'elle manifeste dans ses tentatives d'exposition, son insensibilité au crime commis, la rendent parfaitement monstrueuse. Elle a choisi d'agir ainsi, de façon quasi-mécanique, de façon absolument inhumaine.

2. Faire perdre à l'autre son humanité altère l'entière de l'humanité

Idée : L'humanité n'est pas un concept qui peut être séparé des individus qui la composent. Chacun d'entre nous est porteur d'humanité, en se montrant inhumain ou en niant l'humanité de l'autre, c'est une déperdition générale d'humanité qui s'opère.

Argument(s) : Pas d'humanité sans êtres humains, nous partageons ce mode d'être (biologique, métaphysique et moral), et par le fait, chaque perte d'humanité individuelle est une perte pour l'ensemble des hommes. Ainsi, ceux qui déclarent irréalité l'humanité de leurs semblables (dans toutes les formes de xénophobies par exemple) abîment l'entière de l'humanité. Ce faisant, ils se comportent exactement comme ceux qu'ils veulent évincer du genre qu'ils considèrent comme le leur de façon exclusive : l'humanité.

Référence(s) / Exemple(s) :

Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, 1946

Pour Sartre, c'est la responsabilité liée à notre inéluctable humanité qui fonde moralement l'angoisse que nous devons affronter (le vertige procuré par la multiplicité des possibilités qui s'offre à chacun d'entre nous dans le choix). En répondant de nos actions, nous répondons de l'Homme lui-même : « Je suis responsable pour moi-même et pour tous (...) en me choisissant, je choisis l'homme ».

Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, 1952

« En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus "sauvages" ou "barbares" de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie ».

Refuser l'humanité à autrui, c'est ainsi renier sa propre humanité. Ceci est manifeste dans l'œuvre cinématographique *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois (2010) portant sur l'assassinat des moines de Tibhirine en Algérie en 1996. C'est en effet la raison pour laquelle le Père Christian prie pour le salut de l'âme du chef du groupe terroriste, et ce, en dépit des crimes que celui-ci a commis contre l'humanité. Nous devons éviter d'altérer l'humanité qui se trouve incarnée en chacun de nous, pour l'autre et pour nous-mêmes.